

## ENTRETIEN AVEC GERMONT

– **Comment vous est venue l'idée de *La Part de fragilité* ? Ce roman s'inspire-t-il de faits réels ?**

– Il s'agit en effet d'une histoire vraie, qu'on m'a racontée mais que j'ai plus que modifiée. La fin, en particulier, n'a aucun rapport avec ce qui s'est passé réellement. Le livre a été écrit à une époque où les traitements commençaient enfin à sauver les victimes du sida et à leur permettre, malgré leur séropositivité, d'envisager d'avoir une longue vie. À la lumière de ce progrès décisif, la séparation des deux héros me paraissait prendre un sens nouveau. C'était leur propre peur, leur fatalisme inconscient, leur recul devant la fragilité effrayante du destin humain, qui en fait les obligeait ainsi à se séparer et à vivre dans le malheur. L'intrigue romanesque, en permettant la réunion finale des deux héros, illustre la possibilité de sortir d'un malheur paraissant inévitable au premier abord.

– **La narration est linéaire, mais deux voix alternent dans le récit : l'une qui raconte en première personne les faits vécus, et l'autre qui les commente. Pourquoi cette alternance et quel effet vouliez-vous produire ainsi ?**

– Sans doute suis-je fasciné par les formes doubles, les jeux de reflets. Je voulais aussi conserver son authenticité à la voix du narrateur, dont le vécu est évidemment bien loin du mien. En insérant des passages sous une forme impersonnelle, et non plus à la première personne, je pouvais inclure des réflexions qui n'auraient pas été naturelles chez le narrateur. Et le jeu entre les deux voix, outre qu'il apportait une variété, me paraissait bien en accord avec l'idée d'entrespace, de distance juste, qui est une des clés du livre.

– **« Entrespace » est un néologisme qui a en effet une grande importance dans ce roman. Pouvez-vous en dire un peu plus sur cette notion ? A-t-elle la valeur d'un principe de vie ? D'un impératif moral ?**

– L'entrespace n'est pas un impératif moral, mais c'est bien un principe de vie qui peut améliorer considérablement notre sort. Il s'agit en somme d'avoir une distance juste par rapport à ce qu'on vit, ni trop près ni trop loin. Faute d'entrespace, on a une vue faussée, on se laisse obséder par des chimères, comme le narrateur du roman. C'est le genre de vérité qui paraît simple en

théorie, mais l'appliquer ne va pas de soi. Essayez d'y songer dans votre propre existence ! Pour ma part, je manque souvent d'entrespace, je l'avoue.

**– Vous avez également écrit des poèmes. Nous avons publié vos *Sonnets* il y a quelques mois. Le roman et la poésie sont-ils pour vous deux genres séparés, ou bien y a-t-il des liens entre eux ?**

– Les sonnets sont un exemple particulièrement frappant de forme marquée par la dualité et le reflet. Il y a évidemment un lien entre toutes mes œuvres, mais la poésie correspond à une expérience intime, beaucoup moins distanciée que celle du roman.

**– Dans ce roman, le plus jeune des deux héros a quelque chose du garçon idéal, ne craignez-vous pas qu'on dise : idéalisé ? Est-il pour vous de l'ordre du symbole ou de l'allégorie – allégorie d'une génération frappée par le sida, allégorie d'une époque ?**

– Personnellement, je trouve le héros plus âgé nettement plus idéal et c'est plutôt lui que j'aurais aimé rencontrer, si la vie m'en avait donné l'occasion ! Les deux héros n'ont rien de parfait, et leurs défauts me semblent clairement expliqués dans le texte. Si l'un des héros vous paraît idéal, ne serait-ce pas parce qu'il éprouve un amour dont vous auriez la nostalgie ? Un personnage de roman est nécessairement un reflet, où le lecteur peut projeter un peu de son expérience et de ses désirs. Il n'y a là rien d'allégorique, me semble-t-il.

**– Sans dévoiler l'histoire, on peut dire que ce roman finit bien. Quel est le sens de cette fin heureuse ? N'a-t-elle pas des allures d'utopie ?**

– Le roman finit bien en ce sens qu'il est ouvert sur une vie possible. Si les personnages ne me semblent nullement allégoriques, la présence du sida, à travers la séropositivité, est certainement symbolique de la destinée humaine, qui est sans cesse menacée au moins en apparence, comme chacun peut en faire l'expérience dans sa propre vie à travers les deuils, les souffrances, les angoisses. Est-il utopique de croire qu'on peut pourtant vivre heureusement cette destinée humaine ? Je ne le pense pas. L'histoire des deux héros aurait pu être tragique, rien ne les empêchait de rester à jamais séparés. C'est parce qu'ils acquièrent un point de vue différent, à la suite d'une évolution intérieure qui est l'objet même du livre, qu'ils peuvent finalement être heureux.

**– Si on le lit bien, ce roman a quelque chose d'un conte ou d'une fable, c'est-à-dire que la part de réflexions morales ou générales n'y est**

**pas mince. Il renoue en quelque sorte avec la tradition des moralistes français classiques, en dépit de son sujet contemporain, et surtout très différemment traité par rapport à toute une littérature militante qui n'abordait l'homosexualité que sous l'angle de la déviance ou de la provocation.**

– La tradition des moralistes a toujours été au cœur du roman français, je pense qu'on peut la retrouver chez Proust, Colette ou Marguerite Yourcenar, pour prendre des écrivains du siècle passé, dans la mesure où la fiction romanesque est le moyen pour eux d'explorer la réalité de la vie humaine sur cette terre, sous toutes ses facettes. Leurs romans ne sont pas pour autant des contes ou des fables.

Je n'ai pas du tout l'impression de parler de l'homosexualité dans ce que j'écris. Irait-on dire d'un écrivain qu'il parle de l'hétérosexualité ? Ce ne sont pas des mots que j'emploie. Il se trouve simplement qu'on voit dans mes textes des amours unissant des hommes, mais l'amour dans son essence ne dépend pas de son objet. Cela posé, il est clair que la société a souvent eu un regard très dépréciateur sur les unions entre hommes, ce qui me choque, car cela revient à déprécier l'amour lui-même.

J'ai eu la chance de vivre dans un pays et un milieu social où la liberté était de mise. Je pense que la culture française a toujours été très indulgente pour les amours, quels qu'ils soient, et je trouve cela très bien. Il y a toujours eu une élite libérale, et il me semble qu'il serait bon que cette élite devienne de plus en plus nombreuse. Je trouve qu'il n'est nullement incompatible qu'une élite devienne majoritaire ! Mais il faut convenir que depuis quelques années on a le sentiment d'une régression en France, d'une intolérance nouvelle, et on ne saurait trop s'en inquiéter.

**– On ne peut nier malgré tout que les amours masculines, de quelque manière qu'on les nomme, aient une place dominante dans ce que vous écrivez. Vous préférez le mot « acrien », que vous écrivez sans « h », pour les désigner. Ce mot fait-il une différence ?**

– Oui, je dois dire que je n'ai jamais refoulé mes propres désirs, contrairement au narrateur du roman. Même si j'aborde bien des sentiments différents dans mes écrits, j'accorde évidemment beaucoup d'importance aux amours masculines. Il paraît que je devrais écrire acrien avec un « h », mais comme j'ai entendu ce mot avant de l'écrire moi-même, j'avoue avoir adopté ma propre orthographe. Il existait en un temps lointain une association appelée le GAGE, c'est-à-dire le Groupement Acrien des Grandes Écoles. J'en connaissais

certaines membres plutôt amusants, et c'est alors que le mot acrien est entré dans mon vocabulaire. Je n'aime pas le mot « gay », qui se confond trop avec l'adjectif « gai » que j'aime tant, et qui en anglais me paraît vaguement sinistre, trop lié à un passé de prostitution et de puritanisme. Acrien est un peu mystérieux, c'est un nom presque d'extra-terrestre, ou de beau terrien difficile à conquérir, et il me plaît beaucoup.

**– Même si le roman raconte une histoire entre deux hommes, il se trouve que c'est une femme qui influe décisivement sur le cours des choses. Que représente pour vous le personnage de Françoise, la femme du narrateur ?**

– Au fond, Françoise est comme l'incarnation de l'entrespace. Dans sa façon d'être, elle sait éviter la paralysie du fatalisme. Ce n'est pas un hasard si elle est enceinte, quand elle entreprend de montrer au narrateur qu'il a fait fausse route. Elle est tournée vers l'avenir, elle ne renonce pas à vivre sous prétexte que tout destin terrestre est fragile et menacé. Je trouve aussi que l'amour ne se réduit pas à l'union charnelle entre deux êtres, quel que soit leur sexe. Ce n'est pas parce que Françoise et Marc ne forment pas vraiment un couple qu'ils ne s'aiment pas. D'une certaine façon, leur lien désintéressé, mais non moins intense, est celui qui porte finalement le plus de fruits et apporte le plus de bonheur à leur entourage.

**– Vous avez choisi de publier sans apparaître en public. Ce choix est-il une manière de prendre le contrepied de la médiatisation qui contamine le champ littéraire ?**

– Ce n'est pas vraiment mon choix, c'est plutôt la conséquence de certaines circonstances de ma vie personnelle qui ne regardent que moi. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que la médiatisation concerne vraiment les écrivains. Les poètes, en particulier, sont dans l'ensemble ignorés des médias. Il semble que les informations n'aient jamais été aussi lentes à circuler. Un grand écrivain comme François Augiéras, mort en 1971, est encore un inconnu pour bien des gens et son œuvre n'est guère étudiée ni citée. On regrette un peu la « bonne compagnie » du dix-septième siècle, où les noms de Molière, Racine et La Fontaine faisaient sensation de leur vivant même. Yves Bonnefoy est certes glorieux, Dieu merci, mais parle-t-on assez de Lydie Dattas, par exemple ? Je ne crois pas. On accumule dans les médias actuels beaucoup de faits, mais il s'en dégage rarement une vision cohérente et pertinente, qui seule aurait une valeur

non seulement dans l'immédiat mais à l'avenir et mériterait ainsi pleinement le nom d'information.

**– Vous venez de citer François Augiéras et Lydie Dattas : vous considérez-vous comme proche d'eux ? Y a-t-il d'autres auteurs d'aujourd'hui ou d'hier qui vous semblent entrer en correspondance avec vos propres écrits ?**

– Je me sens proche d'eux dans la mesure où j'admire extrêmement leurs œuvres. À vrai dire, je suis un grand lecteur et s'il fallait que je commence à citer les écrivains dont l'œuvre compte à mes yeux, je risquerais de me lancer dans un catalogue nettement trop long. Qu'il me soit permis ici de nommer Christophe Bourdin, dont le roman *Le Fil*, écrit à une époque où le sida était incurable, évoque certes l'horreur d'une époque inhumaine mais en donne aussi un reflet d'une beauté bouleversante. Je pense que son livre restera comme l'un des plus admirables écrits à la fin du vingtième siècle.

**– Il y a dans votre roman beaucoup de réflexions sur la France. Le narrateur déclare être passé par le militantisme politique dans un parti d'extrême-droite (qui n'est pas nommé, mais que tout le monde reconnaît) avant de s'en éloigner. On a l'impression qu'il fait le choix d'un bonheur exclusivement privé. Est-ce votre réponse à une forme de désillusion qui se manifeste aujourd'hui plus fortement encore qu'à l'époque où vous avez écrit ce livre ?**

– Je serais ennuyé qu'on présente le narrateur comme un militant. Lui-même se définit comme un « simple sympathisant », ce qui explique aussi qu'il se détache si aisément du parti qu'il soutenait. On se tromperait d'ailleurs en croyant que je fais allusion à un parti réel. En écrivant, je m'identifiais au personnage, à sa forme de pensée, et son parcours politique s'est imposé car il correspondait à ses origines et à son caractère. Cependant son attitude reflète également ma conviction que les partis ont une influence très néfaste en France. Ils me semblent favoriser les calculs à court terme, la mise en avant des personnalités les plus médiocres, voire les plus malhonnêtes.

En général, je ne suis pas certain que notre époque ait un très haut niveau intellectuel. On manque trop de tolérance envers les opinions des autres, et on est trop tolérant pour l'inculture et la vulgarité. En se retirant de la vie des partis, on peut sembler se couper de la société. Je crois au contraire qu'on peut ainsi réfléchir de façon plus profonde et efficace à ses problèmes et aux solutions qu'on peut leur apporter.

Il est vrai que dans ce roman, les héros peuvent paraître finalement se replier sur leur bonheur privé, sur leur entourage immédiat. Toutefois il me semble qu'on peut s'interroger sur le cheminement intérieur qui leur a permis ce bonheur, et qui est au fond une ouverture à une vision plus épanouie de la réalité. S'il peut apparaître comme un repliement, c'est uniquement qu'il doit s'adapter à un climat peu favorable pour le moment. Chaque livre est en soi un monde, mais aussi une étape sur le chemin de l'œuvre de l'écrivain. Que mes différents livres se complètent et s'enrichissent en révélant une vision bénéfique, tel est mon vœu le plus cher.

(Entretien réalisé en décembre 2015)